

incomparable, objet des investigations universelles de l'humanité ?

Il réside dans la PRATIQUE DE LA VERTU. C'est là seulement que l'homme, considéré comme genre ou comme individu, trouve la somme de bonheur relatif qu'il lui est donné de goûter sur la terre. Le bonheur pur, la félicité idéale, la béatitude parfaite ne sont pas de ce monde ; la VERTU, étoile tutélaire, guide infailible y mène par des sentiers après mais fortunés.

## Excursion dans l'Illinois.

Quel est celui d'entre vous qui n'aime pas, lorsqu'il en trouve l'occasion ou les moyens, à sortir de ses habitudes sédentaires, pour se lancer, touriste improvisé, sur la vaste étendue des continents ou, explorateur intrépide, sur l'immensité des mers ? Il y a dans les voyages cet attrait puissant de l'inconnu, cet insatiable désir de voir et de connaître qui exerce sur certaines natures une fascination irrésistible. Sans me ranger précisément dans la catégorie de ces esprits aventureux, j'avoue que les émotions d'une odyssée dans les vastes régions de l'Ouest ne me laissaient pas insensible.

Je partis de Montréal par une splendide journée de Juillet. La chaleur était intense, mais je n'osais m'en plaindre. Le voyageur, avant d'entreprendre une pérégrination lointaine, fait bien de se cuirasser de stoïcisme, les variations de la température doivent le trouver indifférent. En dépit de la sueur qui perlait sur mon front, j'étais donc décidé à trouver le ciel élément et le temps admirable.

Le train venait de quitter la gare Bonaventure, et déjà ma pensée, devançant la course rapide des chars, me transportait au milieu des prairies vierges de l'Illinois, lorsque mon attention tomba par hasard sur mes compagnons de voyage. Leurs regards se portaient sur moi avec une expression indéfinissable ; quelques figures offraient des symptômes d'anxiété, d'autres cherchaient à peine à déguiser leur frayeur. Ma philosophie faillit m'abandonner ; toutefois je gardai une attitude digne, qui sans doute produisit à la longue un bon résultat, car, au bout d'une heure, je vis mes voisins fixer sur moi un regard plus rassuré. Une explication intervint. On m'avait, d'une manière assez singulière, pris pour... [*horresco referens*] pour Chiniquy. Quelqu'un avait dit par hasard que le fameux apostat était au nombre des voyageurs ; un autre, en me voyant, avait dit : « le voici ! » — Cette humiliante mystification m'arrivait au début de mon voyage ! A une lieue de Montréal on me confondait avec Chiniquy, à trois cents lieues n'allait-on pas me prendre pour Belzébuth en personne ?

Mais tandis que je raconte cet incident, la vapeur dévoile l'espace, la nuit s'écoule, le soleil paraît à l'horizon et ses premiers rayons colorent le ciel d'une pourpre éclatante. Nous étions dans le Haut-Canada. La province d'On-

tario ne se présente pas d'abord sous un aspect avantageux ; le sol est accidenté désagréablement par des savanes incultes et des coteaux rocailleux d'une stérilité désespérante. Ça et là s'élèvent de petites habitations pauvrettes, environnées d'un champ aux dimensions exigües et dont la végétation chétive indique un sol maigre et rebelle. Il en est ainsi jusqu'à Kingston qui se trouve à l'entrée du lac Ontario, à environ 50 lieues de Montréal.

Kingston offre un aspect poétique et pittoresque. Le St. Laurent semble venir lui faire hommage de ses ondes bleu d'azur et de ses mille îlots qui flottent sur les eaux comme autant d'émeraudes. On voit s'élever au milieu de la ville plusieurs clochers d'assez belle apparence. La tour de la cathédrale catholique, qui doit dominer tous les autres clochers, comme c'est son droit, n'est pas encore terminée. Kingston mériterait un coup sûr qu'on s'y arrêtât un moment, mais déjà un coup de sifflet impérieux et strident annonce le départ du train et bientôt la petite cité disparaît à nos regards, noyée dans les brumes de l'horizon.

Les campagnes que nous traversons maintenant ont changé d'aspect comme par enchantement, le sol est régulièrement ondulé, les moissons sont luxuriantes, la culture semble irréprochable. Cependant il est facile de s'apercevoir que c'est un pays tout neuf. L'œil se repose ça et là sur des bouquets d'arbres qui coupent la monotonie des champs, on traverse avec une rapidité vertigineuse tantôt des bosquets magnifiques, tantôt de vastes abattis, tantôt de véritables forêts. Le panorama varie à chaque instant. Les habitations, qui se rencontrent ici en plus grand nombre, sont en général petites, ne ressemblant nullement à celles de la province de Québec. Les grains, qui consistent surtout en orge et en blé d'automne, sont battus sur place pendant la moisson, par des machines spéciales, de sorte que la récolte entière quitte le champ pour aller au hangar sans passer par la classique grange du Bas-Canada.

Mais si mes pensées s'arrêtent ou retrogradent même parfois, il n'en est pas ainsi de la locomotive qui nous entraîne. Semblable au temps qui s'enfuit, elle continue sa marche rapide et imperturbable. Nous voici déjà dans les environs de Toronto. Les campagnes voisines de la capitale d'Ontario sont vraiment belles et riches, les terres sont planes et d'une fertilité remarquable. Nous entrons en gare et on nous annonce un arrêt d'une heure. C'était justice. Un repos trop prolongé du corps, une quasi-immobilité gardée pendant plusieurs heures, même sur le siège le plus confortable, produisent une lassitude particulière qui énerve plus qu'un exercice violent. On éprouve un besoin inouï de se mouvoir, on marche avec délices.

J'espérais donc me reposer des fatigues de la nuit en parcourant les belles avenues de la ville, lorsque tout à coup le temps, qui menaçait depuis le matin, tourna résolument à la pluie. Je reçus cette injure du sort avec un sang-froid héroïque et, décidé à visiter quelque chose, j'inspectai la gare qui est spacieuse et fort bien installée. Le bâtiment principal est surmonté d'une magnifique tour